

Miscellanées Ordosiennes

par Joseph Kler

(Heinstert, Belgique)

Les habitants mongols des steppes de l'Ordos ont conservé dans leur dialecte, jusque maintenant, bien des mots et des vieilles expressions, dont la signification ethnographique semble bien ancrée dans leur vie et leur histoire; aussi ces courtes notes, à propos de quelques unes de ces expressions, que nous osons présenter au lecteur, ne sembleront pas inutiles, au moment surtout, où l'installation d'un nouveau régime en Mongolie-Ordos, fait d'ores et déjà prévoir qu'après un laps de temps relativement court un grand nombre des anciennes coutumes et expressions aura disparu.

1. širigle.

Le mot *širigle* signifie pour nos habitants Ordos: se purifier, être purifié de tout ce qui est malpropre ou impur, ou de ce qui a été au contact de quelque chose d'impur (mong: *bučar*). Impur est donc pour eux aussi, quelqu'un qui aurait touché un cadavre, ou même un malade, que l'on croit être possédé par un esprit mauvais. Aussi le rite de purification semble pour eux donc consister à passer à travers (ou à sauter audessus) un feu de purification (*širik*)¹ Déjà Plano de Carpini, en nous parlant des Mongols² nous disait: «Cum aliquis infirmatur, ante ipsius tentorium hasta infigitur, quae omnes ne impuritatem (*bučar*) legalem contrahant, monet ut ingressu abstineant», et un peu plus loin il dit: «ut ab eorum maleficia efficacia sese eriperent, vel puerilia inveniebant media ut v.g.: personas vel res inter duo ignes transducere vel vates adibant.» «Parker³ aussi nous parle de semblable purification» purifying by fire-undergone by Zimarchus, envoy of Justin II, before he was admitted into the tent of Dizabul the Turk». Marco Polo⁴ lui-même, en parlant des Mongols, nous rapporte qu'à la mort, le cheval ayant appartenu au défunt fut sacrifié, et que l'on enterra le cheval sellé avec l'arc et les flèches près du défunt, pendant que tous ceux qui avaient pris part à ces funérailles se voyaient obligés de passer par le rite de purification: «Ceux qui avaient assisté à

¹ cfr. A. Mostaert: *Matériaux ethnographiques relatifs aux Mongols Ordos* (Central Asiatic Journal, The Hague — 1957, vol. II, nr. 4) p. 275.

² cfr. Joannes Plano de Carpini: *Europae christiana ad populos Asiae orientalis*, (sans auteur; dans *Collectanea Com. synodalis. Peiping*, 1946, vol: XVIII.) p. 186.

³ cfr E. H. Parker: *A thousand years of the Tartars*, 2nd ed. London, Kegan Paul, 1924, p. 28.

⁴ cfr M. E. Pauthier: *Le livre de Marco Polo*, Paris 1865, T. I. p. 191 note 7.

cette cérémonie dit-il, passaient entre deux feux; on purifiait même la hutte du mort, et tout ce qui lui avait appartenu».

C'est ainsi qu'un jour, un octogénaire des steppes de l'Ordos raconta à l'auteur de ces lignes, comment pendant la révolution des Boxers en 1900, ses compatriotes l'avaient obligé à sauter audessus d'un feu purificateur, après qu'il avait touché et transporté des blessés et des morts. En effet, même de nos jours, de tels rites de purification par le feu ou l'eau existent encore chez certaines peuplades asiatiques de race mongolique. Ainsi, d'après Buschan⁵, chez les Tschuktschen, il existe encore une coutume, qui veut que la femme en couches, pour être purifiée doit passer à travers un grand anneau en fer, chauffé au rouge. Alors que d'autre part, comme nous le rapporte Fuchs⁶, nous voyons, chez les tribus Balahis aux Indes, comment lors d'un enterrement, les hommes qui ont porté le mort, sont obligés de se purifier dans l'eau («After the funeral rite, they all go first to the nearby river of Nala, and take a bath, to cleanse themselves and their clothes from the pollution of the corpse.»)

Encore de nos jours, aux festivités du mariage (*xorim*) il existe chez les Mongols Ordos des rites analogues de purification.

Telles aux jours de mariage ces deux cérémonies de purification, qui se passent l'une dans la maison de l'épousée et l'autre dans la maison de son futur. Le premier jour du mariage, quand le jeune homme vient avec son entourage dans la maison de sa future, la plupart des cérémonies se passent à l'extérieur (dialogue, repas) devant le *k'i-mori*⁷ devant lequel on a préparé un amas de bois de chauffage allumé à l'arrivée du futur, et que se fait l'offrande de l'encens (*sang*). Mais le lendemain, jour où l'épouse sera conduite à la demeure de son époux, on dresse une tente à peu de distance de la maison, pour y conduire de grand matin l'épouse accompagnée de ses paranymphe; alors pendant que l'époux attend à l'extérieur, on allume un grand feu à proximité de cette tente.

«Le père et la mère de l'épousée invitent alors un homme et une femme pour coiffer leur fille à la manière des femmes mariées. On les appelle *üsü barixu e'kxe e'tš'ige* «le père et la mère qui arrangent les cheveux», et l'épousée devra dorénavant les honorer à l'instar de ses propres parents. L'homme prend une cuillère remplie de braises, sur lesquelles il répand de menues tiges d'*artš'a* (*juniperus sinensis*) et «purifie» l'épousée en décrivant avec la cuillère un cercle autour d'elle.» (cfr Mostaert, *op. cit.* p. 274.

Aussitôt que les cérémonies sont terminées, le nouveau marié accompagné du *e'kxileg'tš'i* (président de la cérémonie), du *xondžin* (maitre des

⁵ cfr Buschan: *Illustrierte Völkerkunde, Asien*, II, p. 320; cfr aussi: Lanier: *L'Asie*, vol. I, p. 167; N. Poppe: *Zum Feuerkultus bei den Mongolen* (AM II) p. 145; L. Cahun: *Introduction à l'Histoire d'Asie: Turcs et Mongols, des origines à 1405*, Paris 1896, p. 213.

⁶ Stephen Fuchs: *The funeral rites of the Nimar Balahis* (Primitive Man, Washington 1940. Nr. 3) p. 63.

⁷ cfr. Jos. Kler: *Die Windpferdfahne oder das K'i-Mori bei den Ordos-Mongolen* (ORIENS, Leiden, Vol. X, Nr. 1, 1957. pp. 90—106.

cérémonies) des deux entremetteurs et de ses paranymphe, retourne chez ses parents, pour y préparer l'entrée solennelle de son épouse dans sa nouvelle demeure et qui se fait comme suit.

«Deux feux (*širik*) sont allumés dans lesquels on jette du sel et de menues tiges d'*artš'a*. Entre les deux feux un chevron est placé transversalement sur le sol. On couvre le chevron d'un tapis de feutre étendu en sens contraire du chevron. Sur le tapis de feutre on étend un *xadak* (écharpe de soie bleue⁸) suivant la longueur du chevron.

Après que les nouveaux mariés se sont lavé la figure et les mains avec une mixtion d'eau et de lait préparée par un lama et qu'on leur verse dans le creux de la main, on «purifie» la bru en la faisant passer entre les deux feux et par dessus le chevron (*širigū dundur sūrūk alxūlxu*).» (Mostaert, *op. cit.* p. 275).

Ainsi donc la bru sera purifiée de tout ce qui est *bučar*, et peut maintenant se présenter à sa belle-mère, pour être ointe au front, et faire l'adoration du feu; ensuite elle prendra le repas ensemble avec son mari, pendant que les convives s'installent pour le *i^kxe k'ewī xorim* (le grand festin de noce)⁹. De nos jours, nous voyons même de nombreux Mongols Ordos, habitant les parages limitrophes des Chinois, suivre déjà bon nombre de coutumes et d'usages de ces derniers; entr'autres par ex. cette cérémonie de la veille du Nouvel An, qui consiste à écrire les péchés sur des banderolles de papier rouge, et pour être puifiés ils, les brûlent alors dans l'âtre, tandis que les cendres seront dispersés sur un carrefour de chemins. Leur croyance est qu'alors l'Être suprême (chin: *shang-ti*) ou encore le ciel (chin: *lao-t'ien-yeh*) leur aura pardonné tout les péchés commis durant l'année évoluée.

2. «*ūsūn oqwāsan qadīyar*»

Quoique le mot *nutuq* signifie aussi patrie nous retrouvons ici dans cette expression surtout le sens du lieu, où l'on a été lavé pour la première fois, après la naissance, donc aussi lieu de nativité (*natalis*), car *msmn* signifie: eau; *oqwāsan*, du verbe laver *oqwāqu* (*uyuā*, chez Mostaert, *Dict. Ordos*, II, 725) et *qadīyar*: lieu, place, contrée, pays (*γadžar*, chez Mostaert, mong: *γajar*, *Dict. Ordos*, I, 285.)

Aussitôt après la naissance, on lave le nouveau-né sur tout le corps avec de l'eau salée (eau d'ailleurs que l'on jette pas au hasard dehors dans la plaine, mais on la verse dans une petite fosse, creusée ad hoc, et qui se trouve un peu éloignée de la porte d'entrée de la tente,

⁸ cfr. Jos. Kler: *Aus dem Codex der mongolischen Lebensart* (Ural-Altäische Jahrbücher, Göttingen 1956, Band XXVIII, Heft 1—2, pp. 49—53).

⁹ cfr. Jos. Kler: *Quelques Notes sur les Coutumes matrimoniales des Mongols Urdus-Sud* (Anthropos 1935, Tome. XXX. pp. 166—195); cfr aussi Poppe, *op. cit.* p. 141: „Kein Wunder daher, daß sich die Jungvermählte, wenn sie zum ersten Male die Schwelle des neuen Hauses betritt, vor dem Hausherde beugen muß, damit stellt sie sich unter den Schutz der Feuergottheit, denn dieselbe ist zugleich der Schutzgeist der Familie“.

vers le côté gauche), tandis que chez les Erkût (Ordos sud-est,¹⁰), l'accoucheuse (*udayan*) fait ce lavage que trois jours, heure par heure, après la naissance. Tout le corps de l'enfant est lavé avec de l'eau dans laquelle on a mis une espèce de condiment appelée en chinois *hua-chiao*. Après le lavage, on met de la graisse de queue de mouton sur l'ombilic de l'enfant et le ventre est bandé par une ceinture qu'on n'ôte qu'après guérison complète du nombril. Cette cérémonie s'appelle *k'eg ts'iglex^hxu* «fixer par calfeutrage un objet dans un trou.»

Chaque fois donc, que je demandais à un mongol de l'Ordos; *Tš'ini üsün oqwāsan qadīyar xana bān?* cela signifiait; «où est le lieu de votre naissance (d'où êtes-vous.?)»

Nous trouvons déjà pareille expression dans *ŠARA TUKE* la chronique des Mongols Ordos, qui l'appellent ainsi, et dont un des leurs *Sayang šecin hūng taidži* en est l'auteur¹¹. Quand après la mort de leur empereur Genghiskhan, on voulait transporter sur une charrette son corps vers le grand Nord, pour l'enterrer à l'emplacement de *Ike Örtöck* (près de *Deligün buldaq*-non loin d'Ourga, au pied du mont Kentei), la charrette, arrivée sur les bords du Fleuve Jaune, ne voulait plus avancer; C'est alors que son fidèle serviteur *Kilügen Batur*, se mit à pleurer en apostrophant son ancien Maître, lui disant: «Oh, Empereur, allez-vous nous laisser ici, alors que là-bas vous avez tout: vos femmes, vos princes, et puis d'ailleurs là aussi se trouve le lieu, où pour la première fois vous avez été lavé (*Tš'ini üsün oqwāsan qadīyar*), votre cher lieu de naissance.

Certes c'est, un peuple curieux que ces Mongols Ordos, qui ne se lavent pas beaucoup; d'ailleurs leurs voisins, les fils des Han, ne les nomment -ils pas: puants Tartares (*Sao Ta-tzu*; *sao*: rance, *Ta-tzu*: Tartaren.) Et plus leurs tuniques de soie sont-elles tâchetées de graisse, plus ils sont considérés comme riches. Peut-être tiennent -ils encore à leurs vieilles traditions; et en effet dans leur histoire n'avons-nous pas vu le second fils de Genghiskhan *Čayatai*, ordonner à tous ses ressortissants mongols, de ne jamais se baigner ou de s'asseoir dans l'eau, pas même laver ses mains dans une rivière. Ce que déjà Plano de Carpini¹² nous avait relaté; «Vestes suas etiam non lavant, nec lavari permittant».

¹⁰ cfr. A. Mostaert: *Ordosica* (Cath. University of Peking Bulletin 1934, nr. 9) p. 10.

¹¹ cfr. E. Haenisch: *Manghol-un niuca tobca' an*, Leipzig 1937; cfr. aussi John R. Krueger in *Central Asiatic Journal*, 1956 vol. II, nr. 4, REVIEWS, p. 303: "The Mongols themselves generally call this work *Sara tuuji*, "The Yellow History" chiefly because copies of the work had yellow covers. By analogy with this, other works such as "The White History, the Blue History", etc, were thought to exist. Likewise, in reading the author's name, Schmidt took it to be Sanang Sečen (reading *n* for *γ*, what can be clearly read in Haenisch's edition as the first words of folio 87, v, and in Schmidt's edition on p. 268, line 3), whereas it was later determined from other manuscripts to be *Sayang Sečen*. Many present-day writers continue to refer to him as *Sayang Sečen*.

¹² cfr. Plano de Carpini: *Recueil*, Tome IV, p. 637.

3. *γal γulum't'a qadālaqū*

Cette expression signifie: assurer la continuité de la famille, de la race, car *γal* signifie: feu; *γulum'a*: âtre, foyer (cfr. Mostaert: *T. Ordos*, Glossaire, 675; Kovalevskij, *Dictionnaire*: 1032) et *qadālaqū*: (de *quada*: pierre), assurer, fortifier (comme de la pierre) solidifier, ce qui revient à dire: assurer solidement la continuité de la famille, par le fait que le père de la famille, une fois qu'il a atteint l'extrême vieillesse, laisse la direction de la famille à celui des ses fils, qui est resté auprès de lui. C'est à ce fils qu'incombe donc le devoir de ne pas laisser s'éteindre l'âtre ou le feu de la maison; chez nos Mongols Ordos, ce fils (cfr Mostaert, *op. cit.* p. 257) qui devient le «gardien du feu et du foyer» s'appelle alors *γal γulum't'a sa^kxisā k'ū*. Ordinairement, pendant que les autres fils se marient pour habiter en dehors, c'est le cadet, (mong: *odqan*) qui, comme dans l'ancienne société turco-mongole¹³, va être ce gardien du foyer. C'est ainsi que d'après Vadimirstov¹⁴ le mot *otchigin*, ou *otjigin*: Prince du feu, Gardien du feu, fut admis pour désigner le fils cadet, tandis que Pelliot et Hambis¹⁵ admettent plutôt le mot *otqan* (*otqon*) comme venant du mot *ot-qan* (khan): Maître du feu; d'après Pelliot *ot* dériverait plutôt du mot turc *ot*: feu, tandis que *chingin*, serait dérivé du mot mongol médiéval *tigin* (*tegin*).

L'âtre (*γulum't'a*) se trouve toujours au milieu de la tente; audessus du feu, nourri par de l'*argal* (combustible de la steppe, surtout les bouses de vaches, ou excréments des animaux, séchés au soleil), se trouve un cerceau en fer avec 3 pieds pour y poser les marmites. Ceux qui n'ont pas de foyer (id est: pas de vie familiale), comme les lamas, on les appelle: *ger-eče-garuksan* ce qui signifie: ceux qui sont sortis de la maison.

4. *l'amaya xa*

Cette expression signifie fermer le sceau (*l'amaya*), *xa*: fermer. Chaque année, le vingt et unième jour, de leur 12ème mois lunaire (mong: *ōlč'in sara*), les dignitaires de l'administration se réunissent au palais du prince (*sany-jamu*: *sany* est le palais du *Džasak*, chef de la bannière et détenteur du sceau, tandis que *jamu* (chinois: *ya-men*) est l'ensemble des bureaux où siège l'administration de la bannière), pour fermer le sceau ou clôturer les affaires administratives, commencer leurs vacances parlementaires du nouvel an, et fêter ce dernier (*šinilekū*).

¹³ cfr. L. Cahun: *op. cit.* p. 213, également Poppe: *op. cit.*

¹⁴ cfr. B. Ya. Vladimirstov: *Obščestvennyj stroj Mongolov: mongol'skij kočevoj feodalizm*, Leningrad, Acad. of Sciences, 1934 (traduit dernièrement par Michel Carsov: *Le Régime social des Mongols: le féodalisme nomade*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1948.

¹⁵ cfr. Pelliot et L. Hambis: *Histoire des campagnes de Genghiskhan*, E. J. Brill, Leiden 1951, vol. I. p. 176.

A la fin de leur mois du nouvel an (*čayan sara*) se place alors le *l'amaga né*: ouvrir le sceau¹⁶ ou recommencer les activités administratives, après les dites vacances, ce qui se fait par l'assemblée dite *l'amaya tš'ulgan*.

Ordinairement un rassemblement ou une assemblée s'appelle aussi *qural* (*qura*: se rassembler), comme les assemblées religieuses dans les lamaseries, lors du *čam*, fête des danses du diable. Sous Genghiskhan, la diète de l'empire s'appelait *Kuriltai* (ou *quraltai*, du mot *qural*) d'après certains auteurs médiévaux. Ainsi, *naγur-un sibayun metū qura*: se rassembler comme les oiseaux de la mer, est un exemple tiré du *Niyuča tobčiyān*, entre tant d'autres qui comme nous l'ont déjà fait remarquer. E. Haenisch et W. Heissig¹⁷ montre bien comment dans la vieille langue mongole, pour donner la juste définition d'un concept abstrait, on prenait des images du monde environnant; de même ici dans cette expression: «fermer le sceau, ou l'ouvrir, correspond à dire: ouvrir ou fermer le parlement. Leur *ölčīn sara* correspond au *la-yüe* des Chinois, et est le mois du bonheur. L'homme qui au nom du prince régnant détient le sceau pendant ces vacances du Nouvel An, est appelé: *T'amaga daruγa* L'Ouverture du sceau se fait alors le 16^{ème} jour du mois de *čayan sara* (le mois blanc, *čayan*: blanc renferme peut-être l'idée de bonheur ou de relaxation). Ce mois correspond au *cheng-yüe* chinois et à peu près à notre mois de février, vu que là-bas, ils suivent l'année lunaire.

Dans d'autres parties de la Mongolie, ils connaissent aussi cette cérémonie du *l'amaya xa*, *l'amaya né*, par ex. chez les *Kharatšin baragun qošiyun*, non loin de Ch'ih-feng (Jehol), mais chez ces derniers, cela se fait sans cérémonie et sans lama¹⁸. Le *T'amaga* est ici le grand sceau, que l'empereur, mandchou donna au prince (*dzasak*) au moment de l'érection de la bannière¹⁹.

Les Mongols Ordos semblent avoir une curieuse nomenclature de leurs mois de l'année, du fait que leur deuxième mois est appelé le cinquième, leur troisième le sixième dans leur langue, et ainsi de suite jusqu'au mois d'août, qu'ils appellent leur dixième: correspondant au septième des Chinois. Pourquoi, directement après leur *čayan sara* (mois du Nouvel An) sautent-ils ainsi d'un coup à un cinquième mois, quelle est

¹⁶ cfr. A. Mostaert: *L'Ouverture du sceau et les adresses chez les Ordos* (MS 1935, Vol. 1, pp. 315—337).

¹⁷ cfr. W. Heissig: *Zum sprachlichen Ausdruck der allmongolischen Spruchdichtung* (OE 2, 1955, pp. 206—209).

¹⁸ Communication du prince *Amin böke*, originaire de cette tribu, au R. P. Remy Van Hyfte à Formose en sept. 1957, qui la communiqua à l'auteur, oct. 1957.

¹⁹ A côté de ce grand sceau, il y a encore le petit sceau du *jāmu*. Comme sur les *p'āsa*, l'inscription de ce grand sceau est en mandchou et en mongol, et le sens est «Sceau du prince qui gouverne telle bannière». Les Mongols le considèrent comme un objet sacré. Il reste toujours devant le coffret qui le contient. Même en voyage, le prince (*džasak*) le prend avec lui, sur un cheval, qu'un cavalier conduit à la main, et pendant la nuit, le sceau repose dans une petite tente, gardé par un fonctionnaire (Mostaert, op. cit.).

l'origine de ce changement, qui fut paraît-il introduit non sous les Mandchoux, mais bien plutôt lorsqu'au cours de leur histoire le mois du Nouvel An (*čayan sara*) débutait trois mois plutôt. Pour en avoir le cœur net, j'en demandais un jour l'explication à un vieil habitant de la tribu d'Otok, qui me disait qu'au cours de leur histoire au milieu de vexations continuelles de nations voisines, il leur vient à l'idée de déplacer leurs mois, invertissant ainsi leur chronologie pour tromper leurs ennemis et leur tomber ainsi à l'improviste sur le dos (Sic.) Pour informations, voici la nomenclature de leur mois, mis en parallèle avec les nôtres:

1) Janvier.	1) <i>čayan sara</i> ,	: mois du Nouvel An
2) Février:	2) <i>dawun sara</i>	: leur cinquième m.
3) Mars	3) <i>jurjan sara</i>	: leur sixième m.
4) Avril	4) <i>dulun sara</i>	: leur septième m.
5) Mai	5) <i>näiman sara</i>	: leur huitième m.
6) Juin	6) <i>isün sara</i>	: leur neuvième m.
7) Juillet	7) <i>arwan sara</i>	: leur dixième m.
8) Août	8) <i>xowin sara</i>	: leur mois du bonheur (le bétail qui est gras ci ce moment de l'année)
9) Septembre	9) <i>derigün kölür</i>	: mois de la première gelée.
10) Octobre	10) <i>sül yin kölür</i>	: fin de cette première gelée.
11) Novembre	11) <i>xara qučir</i>	: grand froid, quand le salpêtre sort de terre)
12) Décembre	12) <i>ölčin sara</i>	: mois du bonheur, on prépare alors le Nouvel An.

Dans d'autres places de la Mongolie, (par ex. chez les *kharatš'in*, en Mongolie Orientale) le 11ème mois *xara qučir*, est appelé *ton sara* et le 12ème mois *ölčin sara*, ils le nomment là-bas *lab sara*.

Notons cependant qu'avec le Nouveau régime, toute cette appellation tend de plus en plus à disparaître, pour emprunter la façon occidentale (*yang-li* des Chinois) du calendrier solaire.

5. *kibi dawixu*

Cette expression s'entend du petit et du grand festin de noce *K'ewi xorim*, et puisqu'ils sont servis à l'extérieur, on étend des tapis (*dawixu*: étendre; *kibi* (*k'ewi*, chez Mostaert, op. cit. p. 275—276): tapis) à terre pour les convives, qui sont assis, comme je les ai vus mainte fois oculis propriis, les trois côtés d'un carré, le quatrième côté étant occupé par les maîtres de cérémonie et l'époux, avec, derrière eux, les musiciens, alors que dans certaines contrées, ils sont assis en cercle.

Le petit festin de noce (*baya k'ewi xorim*, où l'on installe les petits (*baya*) tapis (*Kibi*, ou *k'ewi*), se tient donc dans la famille de la bru, avec un peu moins d'apparat peut être que chez le futur, mais le repas ne diffère guère, puisqu'ici aussi, la viande de mouton, les nouilles et l'eau-de-vie seront au menu.

Le grand festin de noce (*i^kx*e *k'ewi* *xorim*) ou repas d'apparat se fait dans la maison du futur, après l'arrivée du cortège de la bru; les invités de la famille de l'épouse sont assis dans un cercle intérieur, tandis que le cercle extérieur est occupé par ceux de la famille de l'époux. C'est donc le repas du *i^kx*e *k'ewi* (*kibi*) dawixu, où l'on étend les grands tapis.

C'est toujours aux mois d'automne et d'hiver (solstice) pendant le *xowin sara*, le *derigün sara*, ainsi que pendant le *sülyin kölür*, et le *xara quçir* (nov, décembre), que se fêtent chez eux les noces.